Fantastique torebillon

Cécile Bramafa

VISIT...

LANZAROTE Caliente.COM

Fantastique torebillon

Cécile Bramafa

feedbooks

Fantastique torebillon

Cécile Bramafa

Publication: 2011
Tag(s): "journal intime" illusions amants

Chapitre 1

torebillon (n.c., masc.) : tourbillon torique

— Si, j'ai bien l'intention de te tuer de mes propres mains… Un juste retour des choses, tu ne trouves pas ? Et si mes doigts me trahissent, je t'étoufferai avec cet oreiller…

La frêle pulsation anime enfin mes pages,
Vieil ami de la Dame, dans mon tiroir, j'enrage.
Ma haine je lui sers, mon ire, mon dégoût,
Pour l'infâme Pierrot, la mort attend au bout.

L'oscillation trépigne, se mue en grondement,
Dégouline de rage et nourrit le moment.
La montagne frissonne, éructe de colère,
Prise de convulsions, sa fièvre souille l'air.

Les funestes remous hurlent un pleur déchirant.
Les meubles terrassés chutent au sol en craquant.
La Dame et l'ennemi sont projetés à terre,
Bientôt ensevelis sous mille bris de verre.

Les fenêtres implosent, les plafonds s'émiettent.
Même les sols s'ébrouent et perdent toute assiette.
Hauts et Bas se mêlant, en un tas se confondent.
Les tremblements dévorent de leurs hargneuses ondes.

L'ancien couple gémit sous le poids des décombres.
Une écœurante odeur de boue à son tour gronde,
Son chant promet la mort, masse humide et gluante,

Prépare le linceul de terre dégoulinante.

Cette boue destructrice s'insinue et finit
D'écraser les corps pris, les noie, les asphyxie.
Cette glaise farcit les bouches suppliantes,
Érige le tombeau d'une Mort triomphante.

Je suis enseveli dans mon abri solide
Qui protège mon cuir de l'infâme liquide.
Ballotté et meurtri… Puis les convulsions cessent.
Mon papier est froissé, dégouline de stress.

— J'en ai un ici.
— Vivant ou mort ?
— Mort. Une femme, une quarantaine d'années, pour autant que je puisse en juger, vu l'état…
— Il y en a un autre. Venez m'aider à le dégager !
— ….
— …
— Pour lui aussi, c'est trop tard.
— Quel carnage ! Ça fait des heures qu'on retourne ces décombres et on ne fait que déterrer des morts, des corps déchiquetés ! À quoi bon ?
— Arrête ça tout de suite ! Il y a peut-être une vie à sauver, ne serait-ce qu'une seule ! Il faut continuer d'y croire, continuer de chercher, malgré tout…
— C'est tellement…
— Je sais… Viens, on y retourne.

Les pompiers sont partis, me laissant seul ici !
Je n’existe pour eux que comme objet sans vie,
Ils ignorent qu'en moi, feue la Dame a laissé
Son âme parfumée aux joies et aux regrets.

Leurs yeux ne voient en moi qu'un vulgaire cahier.
Ma peau lisse est pourtant de cuir constituée.
Mon encre noire est sang, mes lignes sont des veines,
Je mériterais mieux qu'une vulgaire benne.

À coup d’engins bruyants, ils ont tout nettoyé,
Effacé pour gommer les bris de vies broyées.
Certains ont récolté quelques rares objets.

Extirpés du néant. Mais moi, ils m'ont jeté.

Deux angéliques mains, gantées de blanc, curieuses
Sont venues me sauver de ma honte furieuse.
Elles m'ont installé au sein d'un cercueil sombre.
Un modeste carton, déjà mieux qu'une tombe.

J'ai été le témoin de cette année de vie.
J'ai en moi ses pensées, mais j'ai aussi senti,
Entendu, assisté, invisible dans l'antre,
À tout ce qu'ils tramaient, dès qu'elle était absente.

Du fond de mon carton, je guette en espérant
Le moment de crier, dénoncer les tyrans,
Rêvant de révéler au monde le secret.
Témoignage complet, hommage mérité.

*****

Un jour, une lueur éventre mes ténèbres.
Une douce tiédeur vient réchauffer mon être.
Mon cuir sent une peau. Mes pages se défroissent.
On me sort du cercueil et souffle mes angoisses.

Je perçois mon sauveur, une très belle femme,
Un regard malicieux trahit sa grandeur d'âme.
Mes voisins de bureau ? Un vieil ordinateur,
Des notes, des carnets. Êtes-vous un auteur ?

— Allô ?… Oui, je suis au Brésil… Le glissement de terrain en bord de mer sur Ilha Grande… Je veux faire un article un peu différent,… à partir d'un journal intime… dans une benne à ordures… D'accord, je te tiens au courant.

Une fois installée dans un profond fauteuil,
Elle parcourt mes pages chiffonnées par le deuil.
Ses yeux redonnent vie à mes vieux souvenirs.
Voilà Dame Julie… Continuez à me lire !

*****

Dimanche 8 janvier
Il est tellement beau ! Et ses fesses, fermes, musclées, un vrai

attentat à la pudeur ambulant. Je l'ai rencontré à la soirée de Claire. Dès son entrée dans le salon, j'ai eu envie de lui sauter dessus. Plus qu'un coup de foudre, un vrai tremblement de terre ! Au début, il ne m'a pas remarquée. Il passait d'un groupe à l'autre, offrant ses sourires séducteurs à des pimbêches sur pattes. J'ai préparé une phrase pour l'aborder, mais je ne trouvais que des répliques stupides alors j'ai laissé tomber. Comment un homme pareil pourrait s'intéresser à moi ? Je ne suis plus toute jeune, rien à voir avec une de ces bimbos aux arguments encombrants. Déprimée, j'ai ramassé mes affaires et je m'apprêtais à sortir quand j'ai senti une poigne ferme sur mon bras. Je me suis retournée et il était là, à une dizaine de centimètres. J'ai cru que j'allais m'évanouir ! Il a planté ses yeux torrides dans les miens et s'est penché à mon oreille en murmurant : « J'ai besoin de vous ! » J'ai bafouillé, je ne savais plus quoi faire. Il m'a pris le sac des mains, l'a reposé en disant : « Buvons un verre. » Moi qui suis pourtant une personne au caractère affirmé, je ne me suis pas reconnue. Toute volonté s'était évanouie. J'avais les jambes qui flageolaient, des papillons dansaient une sacrée nouba dans mon estomac. Je ne sais pas comment, on s'est retrouvés assis dans le canapé, l'un contre l'autre, nos mains se cherchant déjà. On a parlé pendant des heures. Il voulait me connaître, tout savoir de moi. Il s'est confié aussi, a abordé son divorce et ses deux enfants. Au petit matin, il a bien fallu se quitter. J'espérais qu'il me propose de me « raccompagner », mais en gentleman, il m'a laissé au pied de mon immeuble, en m'offrant un baisemain. C'était si romantique. Il a glissé sa carte dans ma poche en murmurant à mon oreille : « Je ne respirerai plus tant que tu ne m'auras pas appelé. À très bientôt, belle Julie. »

Et me voilà, tremblante comme une feuille, incapable de dormir. Oh ! j'ai l'impression d'être une adolescente. C'est délicieusement ridicule !

Mardi 10 janvier :

On a déjeuné ensemble, c'était trop mignon. Un petit restau sur les quais… Je crois que je suis amoureuse ! Il a tout de l'homme parfait. Je suis sûre que nous deux, ça va marcher. Un jour, nous pourrions même nous marier… Je suis stupide, je le connais à peine ! Comme d'habitude, je m'emballe. Mais pour une fois que je rencontre un homme qui n'est pas au courant de ma fortune familiale et ne peut être que désintéressé, je veux y croire !

Dimanche 7 février :

Bientôt un mois que l'on s'est rencontré. C'est une relation parfaite ! Il est prévenant, attentif, tendre… et un amant… fa-bu-leux ! Il voudrait que je fasse connaissance avec ses fils, dimanche prochain.

Ce n'est pas la Saint Valentin dont j'avais rêvé, mais c'est si important pour lui… Je suis anxieuse ! Et s'ils ne m'aimaient pas ? Ils ont 8 et 12 ans, l'aîné est aux portes de l'adolescence. Pourvu qu'ils ne me voient pas comme une rivale. Je ne sais pas trop comment me comporter vis-à-vis d'eux. Pierre essaie de me rassurer : il dit que je suis quelqu'un de bien, que je ne crois pas assez en moi, qu'ils vont forcément m'adorer. J'aimerais en être aussi convaincue que lui. J'ai une de ces trouilles !

Dimanche 14 février :

Ça y est, j'ai fait connaissance avec mes « beaux-fils ». Ils sont aussi mignons que leur père. Vraiment sympas ! Le courant est bien passé. Ils ont apprécié les cadeaux que je leur ai offerts. Et pour couronner le tout, en fin de repas, Pierre leur a annoncé que nous allions bientôt vivre ensemble. Je suis restée bête, car nous n'en avions pas parlé. Mais je dois bien avouer que j'en meurs d'envie… Enfin, à l'occasion, il faudra que je lui fasse comprendre que j'aurais préféré que l'on en parle d'abord. Peu importe. D'ici peu, je me réveillerai tous les jours à ses côtés, je partagerai chacun de ses instants…

Je suis la femme la plus heureuse du monde !

Samedi 14 mars :

Nous vivons ensemble depuis quinze jours. J'avoue que je ne pensais pas que ça se passerait ainsi. Il s'est installé chez moi. C'est vrai que j'ai un grand appartement dont je suis propriétaire, alors que lui louait un minuscule deux pièces, pas vraiment adapté pour accueillir ses enfants. Le souci, c'est que encore une fois, nous n'en avons pas discuté. Il est arrivé avec ses valises et deux ou trois cartons. Il voulait me faire une surprise. Quand je lui ai expliqué que j'aurais préféré que l'on en parle avant, il s'est mis dans une colère terrible. Lui était sûr de ses sentiments, il n'avait aucun doute, mais si ce n'était pas mon cas, il valait mieux en rester là ! Je n'ai pas compris. Je l'ai retenu et je me suis excusée. Je suis décidément d'une maladresse incroyable. Cruchotte, la petite Julie ! Comme me le répétait si souvent ma mère : « Tu crèverais de faim devant un garde-manger ! »

La réconciliation a été exceptionnelle… Il a raison, le plus important est de construire notre vie commune. Le reste n'est que susceptibilité mal placée et détails futiles.

Dimanche 9 avril :

Je suis dans ma chambre et j'avoue que j'ai un peu le blues. La vie de couple n’est pas si évidente. En rentrant du travail, il y a deux semaines, j'ai trouvé Pierre en train de vider mon bureau et mon atelier. Quand je l'ai questionné, il m'a répondu qu'il fallait bien faire de la place pour ses garçons qu'il n'avait pas pu prendre depuis son

déménagement. « Je suis ton compagnon, mais je suis aussi leur père ! » Il a raison, il faut bien qu'ils se sentent à l'aise chez nous. Alors, ensemble, on a vidé ces deux pièces et on est allés leur acheter des lits et des armoires.

J'ai honte de mon égoïsme, mais j'avoue que ça me chagrine. Ils ne vont pas passer tant de temps que ça ici, alors condamner deux pièces pour quelques jours par mois ! Moi, je n'ai plus d'endroit pour moi. Je dois bien admettre que ces derniers temps, je ne peins plus beaucoup. Ma main me joue de mauvais tours, particulièrement la droite. Mes articulations sont enflées, rouges et brûlantes. Sans compter les raideurs et les douleurs devenues constantes. Déjà que je n'ai jamais été très dégourdie, les gestes du quotidien ont une fâcheuse tendance à se compliquer. Je dois anticiper sur tous ces petits actes ordinaires, que je pouvais faire, avant, sans même y penser. Je me sens si vieille… Saisir les objets de la main gauche. Éviter tous chocs sur mes articulations. Penser chaque mouvement. Malgré ces précautions, je laisse sans cesse tomber des objets. Je dois aussi trouver des astuces pour masquer mes nouvelles « inaptitudes ». Je suis devenue Mademoiselle Maindanslapoche pour dissimuler mes boursouflures, sans parler des ruses pour que Pierre ou les garçons fassent pour moi ce que ces idiots boudins de peau refusent de faire. Je passe parfois pour une imbécile mais je tiens à garder ça pour moi. Pierre me fait bien assez sentir que je me plains trop. Il a déplacé mon bureau dans la chambre et posé mon matériel de peinture dans un petit coin du salon, où depuis il collectionne la poussière. Positivons : voilà qui me fournit une excuse pour justifier le fait que je ne peigne plus.

Alors je ne dis rien, même si je ne me sens plus réellement chez moi lorsqu'ils sont là. Je m'enferme dans ma chambre, en essayant d'être la plus discrète possible. Je ne partage avec eux que les repas qui sont assez pénibles : tout se passe comme si j'étais transparente. Ils font leur petite vie, tous les trois, comme si je n'étais pas là… C'est désagréable. Tout à l'heure, pendant le déjeuner, ils avaient fini de manger, (il faut dire qu'à cause de mes doigts, je suis d'une lenteur qui ferait pâlir d'envie n'importe quelle tortue). Ils ont débarrassé la table sans tenir compte du fait que moi, je n'avais pas terminé. Je sais, c'est ridicule et assez puéril. J'ai eu envie d'hurler, pour qu'ils me voient enfin, qu'ils réalisent combien leur geste était blessant… Mais je n'ai rien dit. Je me sens déjà assez godiche.

Pierre a perçu que je n'allais pas très bien, même si je n'ai rien montré de mon malaise. Toujours aussi attentif à mes besoins, il est venu et on a discuté. Il m'a dit qu'il me faudrait du temps pour me construire une place dans leur famille. Il a raison, je ne suis qu'une pièce rapportée. Il a ajouté qu'il fallait que je m'impose davantage. Je ne me vois pas tellement sauter sur place en braillant : « Eh, je suis

là ! », histoire qu'ils se souviennent de ma présence. Mais bon, il faut que je laisse le temps faire son œuvre… Sans doute.

*****

La sangsue roucoule et feint les sentiments.
Mais dès que tu étais de la chambre absente,
C'était à une garce, une vulgaire amante
Qu'il exhibait sa flamme et son court « filament ».

Dans les beaux draps du couple, il te trompe Julie !
Leurs râles amoureux déshonorent ton lit.
Puis de toi, la Cornue, l'infâme couple rit,
Discute stratagèmes et un plan se construit.

« Julie a trop de sous, pas vraiment mérités
Qui seraient pourtant mieux, dans ma poche, placés.
Elle va m'adorer jusqu'à me supplier
D'accepter son argent, et puis me remercier. »

La gourgandine nue glousse sournoisement,
D'imaginer leur proie bien vite déplumée,
Trahie et humiliée, si faussement aimée.
Tant d'espoirs et de rêves brisés par les amants !

Dimanche 5 mai :

Le moral est bien meilleur. Je suis certaine qu'il va faire sa demande bientôt. J'ai commencé à fureter dans les magasins de robes de mariées. J'en ai repéré une somptueuse, avec une traîne magnifique et des petites perles.

Avec les enfants, c'est toujours un peu tendu. Pour être exacte, ils m'ignorent, ne s'adressent quasiment jamais à moi. J'ai tendance à me tenir à l'écart, à les laisser entre eux : je pense que la relation parent/enfant est décisive et prime sur tout.

Pierre travaille beaucoup en ce moment. Ses réunions finissent trop souvent à point d'heure. Hier, son assistante a téléphoné, elle le cherchait. Je suis restée bête quelques instants, puis rapidement, j'ai compris : il me prépare une surprise et a prétendu être au bureau pour pouvoir se rendre dans une bijouterie et me choisir une bague… Je suis toute excitée, le plus beau de mes rêves va enfin se réaliser… En plus, je suis certaine qu'une fois mariée, les relations avec les garçons

seront plus aisées. J'ai hâte, tellement hâte !

Je suis allée discrètement chez le médecin aujourd'hui. Les douleurs et les gonflements ne se limitent plus à la main droite, ils touchent désormais la main gauche et mes genoux. Je me fais du souci : Que vais-je devenir si *ça* s'attaque à toutes mes articulations ? Vais-je me retrouver dans un fauteuil roulant, incapable de faire quoi que ce soit, avec des griffes monstrueuses à la place des doigts ? Vais-je avoir besoin d'une aide permanente pour manger, me laver ? Vais-je devenir dépendante de Pierre ?

Je pourrais toujours me reconvertir en gargouille ! Pierre me placerait sur l'étagère du salon… ce serait du plus bel effet !

Le docteur m'a prescrit des examens. Inutile de paniquer avant d'avoir eu un diagnostic…

*****

Ma Julie est en larmes allongée sur le lit !
Elle étouffe ses pleurs et retient chaque cri.
Qu'a inventé l'escroc pour blesser mon amie,
Encor la rabaisser et l'aliéner à lui ?

Elle offre constamment aux deux fils et au père,
Des cadeaux, de l'argent, espérant mériter
Un peu de leur amour ou au moins de respect.
Ils ne savent que prendre ! Cesse donc tes chimères !

Voilà l'autre raclure. Sa proie doit ménager
Presser toujours plus fort mais aussi consoler
À l'oreille, susurrer des fadaises éculées.
Pour préserver ses rêves, elle feint d'adhérer.

— Ils me détestent…

— Ce n'est pas vrai, Julie. Ils t'apprécient beaucoup…

— Ils ne m'ont même pas souhaité mon anniversaire. Juste un « Joyeux anniversaire », est-ce trop demander ? Moi je les couvre de cadeaux, je suis toujours disponible pour eux… et je ne récolte jamais, ne serait-ce qu'un simple merci.

— Tu sais ce que c'est, les jeunes de maintenant sont parfois maladroits. Ne te mets pas dans un état pareil pour des bêtises. Je t'assure qu'ils te respectent et qu'ils t'aiment beaucoup.

— Je sais bien qu'on en a déjà parlé, mais je me sens transparente lorsque vous êtes ensemble tous les trois. C'est difficile à vivre.

— Que veux-tu ? Que j'arrête de m'occuper d'eux ? Tu es jalouse de

mes enfants, ma parole ?!

— Non, je trouve normal que tu t'occupes d'eux. Je voudrais juste que vous vous rendiez compte que je suis là et que je suis aussi chez moi.

— Je vois, tu continues à me reprocher de vivre « chez toi ». Si c'est ce que tu veux, je peux faire ma valise !

— Je n'ai jamais dit ça…

— Tu me blesses sans cesse en me rappelant que toi, tu as de l'argent, que ce logement t'appartient… Je voudrais que tu cesses de me comparer aux vautours que tu as rencontrés avant moi. Quand m'aimeras-tu assez pour me faire enfin confiance ?

— Excuse-moi, mon amour… Je ne m'en étais pas rendu compte.

— Tu es adorable… Pour te rassurer définitivement, il me vient une idée… Et si je faisais un testament dont tu serais l'unique bénéficiaire, enfin pour la part qui ne revient pas de droit aux enfants. Qu'en penses-tu ?

— Mais, nous ne sommes pas… mariés.

— Nous pourrions nous pacser, un collègue m'a affirmé que cela revient au même. Et je pourrais aussi faire de toi l'unique bénéficiaire de mon assurance-vie.

— Pacser… je n'y ai jamais pensé… Je préfèrerais le…

— Jamais je ne me remarierai ! C'est une erreur que j'ai faite une fois et que je ne reproduirai plus jamais. Je veux que ça marche entre nous. Si l'on se mariait, j'aurais l'impression que forcément, notre histoire n'aurait pas d'avenir. Tu comprends ?

Ma petite Julie, je dois bien avouer
Que tant de niaiserie me donne la nausée !
Tu ne perçois donc pas les pions bruts avancer ?
L'araignée fait sa toile. Tu vas t'y engluer !

Il bafoue ton chagrin, ta propre vexation,
Parvient à retourner rôles et positions,
T'offrant un testament, un long collier de dettes !
Julie, je t’aime fort, mais Dieu que tu es bête !

Comment puis-je t'aider à ouvrir grand les yeux
Sur cet homme adoré, bien au-delà d'un dieu ?
Ne peux-tu oublier tous ces contes de fées
Que tu prends en modèles au lieu de t’affirmer ?

Mercredi 8 juillet :

Nous nous sommes pacsés aujourd'hui. J'avais une nouvelle robe

blanche, aux épaules découvertes. Prétexte, je l'avoue, pour porter le carré de ma grand-mère, celui qu'elle avait offert à ma mère le jour de ses fiançailles. Sans oublier l'indispensable touche bleue sous la forme d'une broche sertie de saphirs. J'ai passé des heures chez ma coiffeuse pour être la plus jolie des… « pacsettes » ?

La cérémonie était un peu curieuse, un peu administrative à mon goût. Et encore, je ne vais pas me plaindre, Pierre s'est gentiment chargé de rédiger la convention de Pacs. Il sait à quel point toute cette paperasse m'enquiquine. J'aurais aimé que ma famille soit présente, mais elle désapprouve cette union, surtout depuis que je leur ai parlé de cette histoire de testament. Je ne sais pas ce qu'ils ont tous contre Pierre… Lui, parle de snobisme… Peut-être, mais si c'est le cas, ils me déçoivent vraiment.

Ses enfants étaient présents, ils ont été adorables avec moi, me noyant sous un déluge de compliments. Je savais bien qu'ils changeraient d'attitude lorsque les choses seraient officialisées entre leur père et moi.

Je suis heureuse d'avoir lié ma vie à cet homme merveilleux. En sortant du tribunal, j'ai aperçu une splendide jeune femme qui le dévorait littéralement des yeux. Et lui, il ne l'a même pas regardée. Il n'avait d'yeux que pour moi. Nous nous aimons et notre amour sera plus fort que tout.

Il sera plus solide que cette « polyarthrite rhumatoïde » que l'on vient de me diagnostiquer… encore une maladie de spécialiste. Je n'en ai pas parlé à Pierre. Je prends mon traitement en cachette. Avec un peu de chance, *ça* va se guérir tout seul. Il n'a pas besoin de le savoir pour l'instant. Je ne veux pas risquer qu'il s'enfuie à la perspective de jouer les gardes-malades.

Je suis injuste, il ne me ferait pas ça. Je suis sûre que tout va bien se passer. Oui, j'en suis certaine.

— Elle va vraiment le faire ?

— Puisque je te le dis. Je la connais par cœur. Pour ne pas me léser, elle aussi va rédiger un testament à mon avantage.

— Quelle conne !

— Mais qu'est-ce que tu foutais devant le tribunal ? Elle n'est pas très fute-fute, je te l'accorde, mais il ne faudrait quand même pas tenter le diable.

— Je voulais la voir de près !

— Ça ne te suffit pas de faire l'amour dans ses draps, de respirer son parfum sur sa taie d'oreiller ? Tu n'en veux pas seulement à son argent, tu veux la voir souffrir !

— Je suis une méchante fille. Je crois que je mérite une fessée…

— Je suis sérieux, je ne vois pas l'intérêt de la blesser plus que

nécessaire.

— Pour risquer de lui faire du mal, il faudrait qu'elle puisse comprendre. Il n'y a que peu de risques, admets-le… Tu sais ce qui m'aurait plu ? Que tu la fasses patienter dans le parc en prétextant une envie pressante. Je t'aurais rejoint dans les toilettes et là, tu m'aurais prise sauvagement, en la sachant juste à côté, à t'attendre…

— Ah oui ? Comment ? Comme ça ?

— Oui, quelque chose comme ça…

—…

Mes pages sont serrées, je ne veux pas entendre
Les étreintes perverses du duo comploteur.
Je crains pour ma Julie que les deux imposteurs
N'aient prévu un destin, dont l'issue sera cendres.

— Elle signe quand ?

— Demain. Nous avons rendez-vous chez un notaire, un ami de longue date, qui expédiera tout ça rapidement en évitant soigneusement certains points, disons, délicats…

— Bien… Il faut maintenant passer à la suite.

— Déjà ? Si elle meurt quelques jours après avoir fait de moi son héritier, ça risque de paraître un peu suspect. Nous devrions attendre un peu.

— Non, il suffit de se débrouiller pour que ça passe pour un accident.

— Je parie que tu as déjà ta petite idée.

— Tu sais que les accidents domestiques tuent un nombre incroyable de personnes en France. Imagine qu'elle prenne un bain pour se détendre et qu'au moment d'extirper ses os de la baignoire…

— C'est pas gentil de se moquer…

— Ben quoi, à part des os, elle n'a pas grand-chose d'autre à sortir de l'eau… Mais arrête de me couper ! Donc imagine qu'elle glisse malencontreusement, se cogne la tête dans sa chute et se noie… Ça ne serait pas un accident stupide ?

— Oui, ces baignoires, un vrai danger, je le dis tout le temps !

Samedi 9 septembre :

Pierre est adorable avec moi, plus encore depuis que nous sommes « officiellement » un couple. Cette histoire de testament, c'est un peu notre échange d'alliances… C'est si romantique. J'aimerais tellement faire comprendre cela à Maman. Elle se méfie de lui, elle ne l'aime pas. De toute manière, elle n'a jamais approuvé mes choix. Pierre

l'exprime très bien d'ailleurs : elle a toujours été jalouse de moi, alors elle continue, encore aujourd'hui, à me brider. Mais je ne la laisserai pas faire. Je vais lui téléphoner pour essayer de la convaincre, lui montrer que Pierre est un homme attentionné et désintéressé. La preuve, il est en train de me faire couler un bain, il sait bien que ces tensions me pèsent.

Le tueur se tient prêt pour le passage à l'acte.
Le piège est rempli d'eau, les volutes de mort
Sont sirènes fardées ! Je dois contrer le sort
Qu'il a tracé pour elle… en limiter l'impact.

Pourquoi ne suis-je donc, pas plus qu'un livre intime,
Un simple amas de feuilles, sans pouvoir et sans arme ?
Comment puis-je sauver Julie, naïve Dame,
Du funeste destin ? Ma faiblesse me mine…

— Allô, Maman, … c'est Julie… Écoute-moi, s'il te plaît… Je voudrais juste parler avec toi… Tu te trompes sur son compte. C'est un homme merveilleux… Pourquoi ? Ne veux-tu pas que je sois heureuse ? … J'ai été stupide de vouloir recoller les morceaux… Va au diable !

Je me sens glisser, au bord de la couette,
Pèse sur mon coin pour me renverser.
Le choc de l'impact l'oblige à stopper.
Julie me ramasse. Elle semble inquiète.

Ses yeux verts parcourent la page arrachée,
Que lors de mon saut, j'ai fait détacher.
Elle lit ses mots, emprunts de clarté,
L'unique moment de lucidité.

Elle y disait ses doutes sur l'homme convoité.
C'était à leur début, lorsque la méfiance
Avait encore place, loin du rêve d'alliance,
Des utopies bâties sur la réalité.

Son sourcil tressaille. L'espoir va-t-il voir jour ?
Mais toujours aveuglée, à la mort, elle

accourt,

Me repose, ignorante, malgré les appels sourds,

Car devant la lecture, elle a placé l'amour.

Sa tête est penchée, proche du chevet.
Je suis désolée, ma belle Julie,
Je n'ai d'autre choix pour sauver ta vie,
Que de te blesser, en branle me mets.

Je fais basculer la lampe d'acier,
Qui vient percuter la tempe si tendre.
L'acier mord la peau, entaille le nez.
Le sang de la Dame éloigne les cendres.

Un peu étonnée, Julie met sa main
Sur cette blessure, découvre le sang,
Alerte l'amant, enfin l'assassin,
Qui peint ses regrets sous un air savant.

« Ce n'est pas grand-chose, juste un pansement,
Puis de la détente, ce sera le temps,
Profiter du bain, et d’un rare onguent »
Qu'il prétend avoir hérité d'avant.

Par chance la plaie persiste à saigner.
Un peu de couture, des points de suture
Vont fouler les plans pourtant si soignés.
Pour le meurtrier, la déconfiture !

Dimanche 10 septembre :

Je suis vraiment une imbécile, doublée d'une gourde. Alors que Pierre m'avait fait couler un bain qui embaumait dans tout l'appart, j'ai trouvé le moyen de me blesser avec la lampe de chevet. Il faut dire que le traitement prescrit ne change rien à ma maladresse. Au contraire, ça me donne des douleurs affreuses à l'estomac et mes articulations imitent toujours un bibendum. Résultat, il a fallu aller aux urgences, pour que l'on me fasse des points. Pierre n'a rien dit, mais j'ai bien vu qu'il était contrarié… Quel gâchis ! Il avait tout si bien préparé ! Je suis sûre qu'il avait pour moi une surprise de taille, peut-être même une demande en mariage ? Et moi, j'ai tout

compromis. Je ne suis qu'une cruche. Pourvu qu'il n'abandonne pas son projet. Pourvu que je ne l'aie pas découragé !

— Regarde, Pierre, ce que j'ai trouvé… son journal intime ! Je savais qu'elle n'avait pas inventé l'eau chaude, mais à son âge, c'est vraiment consternant.

— Laisse ça !

— Quoi ? Tu ne serais pas en train de te prendre d'affection pour elle, j'espère ? Tu ne vas pas laisser tomber nos projets ? Je te rappelle que c'est moi qui ai débusqué la proie parfaite…

— Mais non, qu'est-ce que tu vas imaginer ? C'est juste que je n'aime pas que tu la tournes en ridicule. Tu sais, c'est quelqu'un de simple mais de sincère. Parfois je l'envie. J'aimerais par moment me leurrer comme elle le fait et pouvoir gommer ce qui ne me plaît pas. Ressentir un bonheur sans ombre. Ma grand-mère me confiait souvent : « La vie exige une équitable dose d'imbécillité ». Gamin, je cherchais le secret que cachait cette phrase et je crois que grâce à Julie, je commence à comprendre.

— Navrant, mais libre à toi de jouer les idiots du village… Écoute plutôt : « *Lundi 11 septembre :* Je me sens tellement bien lorsque je suis avec lui. J'ai l'impression d'être une personne de valeur, unique et digne d'intérêt. Lorsque sa main me touche, je me dis que rien ne pourra m'atteindre. Lorsque son souffle se perd dans mes cheveux, les couleurs de la vie s'enrichissent jusqu'à devenir scintillantes. Il sera mes mains, il sera mon cœur… »

— Arrête ça, je te dis. Malgré moi, je l'ai rendue heureuse, et ça a quelque chose de touchant… Tu ne trouves pas ?

— Non, c'est juste stupide. D'ailleurs, ce n'est pas sa naïveté qui la sauvera cette fois. Elle s'en est bien sortie grâce à cette lampe, mais j'ai une nouvelle idée et je te promets que cette fois-ci, même la chance ne la sortira pas du bourbier que je lui prépare.

— Machiavélique femme ! C'est ce que j'aime chez toi, ta perfidie. Cette volonté que rien ne peut détourner de son but, cet instinct de chasseuse. Tu es mon petit torrent de fureur…

— Ah bon ? Je croyais que tu préférais les adoratrices de petites fleurs bleues « scintillantes ».

Lundi 18 septembre :

J'ai laissé Pierre dans le salon et malgré la difficulté et la douleur qu'engendrent le fait d'écrire, je tiens à laisser quelques mots ici, pour essayer d’y voir plus clair. Il ne se décide toujours pas à faire sa demande.

Et puis tout ça, c'est compliqué. Savoir que mon propre corps s'attaque lui-même, qu'il dévore mes articulations l'une après l'autre et qu'il peut s'en prendre à n'importe quel organe. Vendredi, j'étais au guichet de la banque et j’ai été incapable de remplir le formulaire. Mes doigts n'étaient que raideur sans forme et douleur. Gênée, j'ai demandé de l'aide à l'employé… Son regard ! Tellement méprisant ! J'ai eu si honte. Conduire a été un vrai calvaire. J'ai l'impression d'avoir des plaques rouillées à la place des rotules qui me rabotent l'intérieur du genou à chaque mouvement. Je suis fatiguée d'avoir mal, fatiguée de sourire malgré tout, de faire semblant, pour que Pierre et les enfants ne s'aperçoivent de rien. Le médecin m'a prévenue que la fatigue et la fièvre sont également des symptômes, mais ça ne m'aide pas vraiment à les gérer. Ce soir, par exemple, j'ai bien cru que j'allais m'endormir au milieu du repas. D'ailleurs, je n'arrive même plus à garder les yeux ouverts et cette satanée main… Il faut que je dorme, que je me repose pour affronter une nouvelle journée.

— C'est bon, tu peux venir, elle dort comme un bébé.

— Un peu comateux, ton bébé. Tu es sûr d'avoir eu deux enfants ?

— Bon, t'as compris ce que je voulais dire. Les cachets ont fait effet.

— Parfait. Dépêche-toi d'aller chez tes amis pour cette partie de poker. Et débrouille-toi pour leur faire remarquer l'heure, histoire d'avoir un alibi solide… Ça devrait passer pour un suicide, mais on ne sait jamais.

— « Remarquer l'heure », tu en as de bonnes, toi… Tu veux que j'arrive avec mes gros sabots en disant : « Oh la la, vous avez vu, il est déjà 21 heures ! »

— Ça fait trop longtemps que tu côtoies ta quiche, sa bêtise doit être contagieuse… Mais non, tu expliques à tes amis que tu te fais du souci pour Julie, qu'elle est déprimée en ce moment et tu discutes avec eux de la pertinence de l’appeler ou non à cette heure tardive… Il faut vraiment tout te dire.

— D'accord. Je vais laisser le téléphone de Julie sur la table de chevet, au cas où il y aurait une enquête… Comme ça, ouvert et prêt à l'emploi. Tu crois que je dois faire semblant de la joindre ?

— Mais non, crétin. C'est une mise en scène, c'est tout. Allez, sauve-toi maintenant.

La pouffe patiente, Pierre est reparti,
Vautrée sur le lit près de ma Julie.
Deux heures s'écoulent, la Dame endormie
Semble s’éveiller, remue et s'agite.

La voleuse d'homme, de ses mains gantées,
Saisit une lame, entaille les veines.
Ma pauvre Julie se vide sans peine.
Son sang se répand. Oh calamité !

La garce profite encore du moment,
S'assure que rien ne gêne le pire.
Satisfaite, elle offre un dernier sourire
Puis quitte les lieux, si tranquillement.

Les traits de la Dame s'affadissent tant !
Le destin s'installe. Ma Julie trépasse.
Sur le doux visage, les couleurs s'effacent.
Je ne peux rester spectateur du temps.

À l'aide du coin de ma couverture,
J'appuie sur la touche, crois en cet augure,
Celle des secours… Une voix répond.
Je secoue mes pages en guise de sons.

J'ai tant de paroles écrites en moi,
De mots, de pensées, sous le désarroi.
Ma tare est le manque d'organe de voix.
L'auditrice coupe, agacée, je crois.

Renoncer, jamais ! Vite une autre touche,
Que Julie, ces temps, n'utilise guère.
Mais elle a gardé l'espoir qu'une mère
Voudra renouer à cet amour souche.

La femme décroche. Je m'ébroue, en rage.
L'urgence surpasse l'abjecte terreur.
Mais elle raccroche, pense à une erreur.
J'appuie à nouveau, ne perds pas courage.

— Julie ?… C'est toi, ma chérie ?… Pourquoi ne dis-tu rien ?… Tu m'inquiètes… Je… Je viens…

Je prie, je supplie que la mère arrive
Avant que la mort ne fige le cœur,
Dévore sa vie, termine leur œuvre,

Emmène Julie loin sur l'autre rive.

La mère martèle enfin à l'entrée.
Elle a conservé un double des clefs,
Voit sur le lit rouge son enfant vidée,
Prévient les secours, rongée de regrets.

Mardi 26 septembre :

Je sors tout juste de l'hôpital. Je ne sais pas trop ce qui s'est passé. Je me rappelle que j'étais désespérée mais je ne me souviens pas avoir voulu me tuer. Et pourtant… Apparemment, je me suis ouvert les veines après avoir pris des somnifères. Quasiment inconsciente, j'ai appelé Maman, qui a accouru pour me sauver. Heureusement que Pierre n'était pas là… J'ai bien vu à l'hôpital combien je l'ai déçu. Je ne le mérite pas…

Mercredi 27 septembre :

Il est temps que, de ma réserve,
Je sorte dire la Vérité.
Lui et sa belle veulent te tuer,
De ton amour, les vils se servent.

Jeudi 28 septembre :

Je débloque complètement… Je suis dingue, il n'y a pas d'autre explication. Ces quatre lignes, ce mauvais poème, personne d'autre que moi ne peut l'avoir écrit. Je ne m'en rappelle pas. Je sombre peu à peu dans la folie… Je vais de ce pas consulter quelqu’un…

Vendredi 29 septembre :

Il y a bien un gouffre ouvert,
Mais il n'est pas fait de folie.
À ton argent, ils s'en sont pris
Gardant béant pour toi l'Enfer.

*****

La belle journaliste, qui m'avait extirpé
Des boueuses poubelles, après le grand sinistre,
Termine enfin de lire, les paroles si tristes,

Et pourtant courageuses de ma Julie trompée.

Sa bienveillante voix remplit tout le salon,
J'espère qu'elle aura pris conscience du drame,
Que la naïveté protégeait notre Dame…
Il faut que son article en révèle le ton.

— Allô ? … Oui, je viens juste de finir… Non, finalement, ce n'est pas très intéressant. Une femme, gâtée par la vie qui aime s'écouter et se plaindre… Même pas, elle était complètement folle, voire un peu simplette sur les bords… Finalement, ce n'est pas une entrée intéressante pour faire un article sur l'écoulement de boue… Je pensais à quelque chose comme, prenons cette vie et voyons comment la catastrophe a interrompu ses rêves, ses projets. Tu vois le genre ?… Tant pis, c'était une fausse bonne idée… À demain.

La Belle n'a pas su percer la carapace,
Sous les stupides rêves, voir la fragilité,
Comprendre que Julie s'est toujours efforcée
D'élire le bonheur en niant les rapaces.

Je tracerai ici au sein des feuilles blanches
Le complet témoignage de celle devenue ange.
Je rendrai en ces pages un hommage étrange
À l'imbécillité, aux joies qu'elle déclenche.

J'ai consacré la nuit à encrer, faire naître,
Toutes les scènes vues, entendues ou perçues,
À compléter les blancs, décoder les mots lus,
Pour qu'enfin la Beauté les fasse un jour paraître.

Aux premières lueurs de cette matinée,
Ouvert, je suis offert, sur le récit entier.
La Beauté au réveil est soudain intriguée,
Reprend là sa lecture au jour de la coulée.

*****

— Pierre, tu dors ?
— Non, ma chérie. Quelque chose ne va pas ?

— Je voudrais que tu m'écoutes sans m'interrompre, c'est un peu difficile, tu comprends ?

— Bien sûr.

— Il s'est passé des choses vraiment étranges. Pas ici mais chez nous. C'est en grande partie pour cela que je t'ai invité à passer le réveillon dans cet hôtel...

— Je t'écoute.

— Quelqu'un a écrit dans mon journal intime que je gardais dans la table de chevet.

— Le grand cahier à la couverture épaisse ?

— Oui, c'est ça. Et bien figure-toi que quelqu'un y a laissé deux messages. Au début, j'ai pensé que je débloquais complètement, avec cette tentative de suicide dont je ne me rappelle pas et tout le reste.

— Hum hum...

— Alors je suis allée voir un ami...

— Un médecin ?

— Non, un graphologue. Et figure-toi qu'il m'a affirmé que ces passages ne pouvaient pas avoir été écrits de ma main. Il est catégorique.

— Tu sais, la graphologie n'est pas une science exacte. Ton ami a pu se tromper. Je ne vois pas qui d'autre pourrait griffonner dans ton cahier et pourquoi ?

— Justement, nous en avons discuté avec cet ami. En fait, il n'y a qu'une seule personne qui a accès à ma table de chevet.

— Qui ?

— Toi, mon chéri...

— Tu rigoles ? Non, tu as l'air sérieuse. Mais c'est du délire, pourquoi irais-je écrire dans ton journal ? Et d'abord, qu'aurais-je écrit selon toi ?

— Tu nies ? Je ne devrais pas être surprise... Très bien, je vais te faire la lecture.

La lucide Julie me saisit et retourne
Mes pages pour trouver les messages laissés.
Elle fait la lecture sans jamais rien montrer
De la sourde morsure, ni du projet en cours.

— Intéressant, tu ne trouves pas ?

— Si je te suis bien, je me serais accusé moi-même de te tromper et de n'en vouloir qu'à ton argent ? Et tout ça en vers, s'il te plaît ? Ne vois-tu pas que c'est absurde ?

— Je pense que tu as voulu me faire croire que j'étais folle, histoire de pouvoir me faire enfermer et d'être libre de dilapider tranquillement mon argent.

— C'est dingue Julie. Je te jure que c'est faux ! Ta jalousie maladive te joue encore des tours. Te rappelles-tu de la scène terrible que tu m'as faite le jour de notre PACS ? Tout ça parce qu'une jeune femme avait osé me regarder ? Ou bien encore ces crises au sujet de mes enfants ? Tu as même voulu te tuer. Tu es malade, Julie, tu fabules…

— Tu es un merveilleux acteur, vraiment convaincant. J'ai confié une petite enquête à un détective privé. Il n'a pas eu besoin de te suivre bien longtemps avant de découvrir ta maîtresse, que tu sembles connaître depuis plusieurs années. Mais pourquoi prendre des précautions pour être discret ? Ta compagne est tellement bête ! N'est-ce pas ce que tu as toujours pensé de moi ? Tu ne t'es pas demandé pourquoi je t'avais fait la surprise de ce séjour. C'est l'avantage de passer pour une idiote, personne ne se méfie de moi.

— Je ne me sens pas très bien… Je… n'arrive plus… à bouger.

— Les effets des médocs… Rien de définitif, je te rassure. Contrairement à ce qui est arrivé à ta tendre garce… Je suis fort peinée de t'annoncer qu'elle a eu un petit accident.

— Tu ne peux pas l'avoir… Tu ne vas pas m'assassiner, moi aussi ?

— Si, j'ai bien l'intention de te tuer de mes propres mains… Un juste retour des choses, tu ne trouves pas ? Et si mes doigts me trahissent, je t'étoufferai avec cet oreiller…

La frêle pulsation anime enfin mes pages,
Vieil ami de la Dame, dans mon tiroir, j'enrage.
Ma haine je lui sers, mon ire, mon dégoût,
Pour l'infâme Pierrot, la mort attend au bout.

L'oscillation trépigne, se mue en grondement,
Dégouline de rage et nourrit le moment.
La montagne frissonne, éructe de colère,
Prise de convulsions, sa fièvre souille l'air.

Les funestes remous hurlent un pleur déchirant.
Les meubles terrassés chutent au sol en craquant.
La Dame et l'ennemi sont projetés à terre,
Bientôt ensevelis sous mille bris de verre.

Les fenêtres implosent, les plafonds s'émiettent.

Même les sols s'ébrouent et perdent toute assiette.
Hauts et Bas se mêlant, en un tas se confondent.
Les tremblements dévorent de leurs hargneuses ondes.

L'ancien couple gémit sous le poids des décombres.
Une écœurante odeur de boue à son tour gronde,
Son chant promet la mort, masse humide et gluante,
Prépare le linceul de terre dégoulinante.

Cette boue destructrice s'insinue et finit
D'écraser les corps pris, les noie, les asphyxie.
Cette glaise farcit les bouches suppliantes,
Érige le tombeau d'une Mort triomphante.

...

Retrouvez une partie de mes textes sur
http://www.atramenta.net/authors/cecile-bramafa/19496

Image de couverture réalisée par Cécile Bramafa

Du même auteur sur Feedbooks

Mon petit doigt m'a dit... *(2010)*

Un mystérieux collectionneur terrorise la ville. Heureusement, l'inspecteur Thierry Motillan et son adjoint Louis-Charles reçoivent un coup de pouce dans leur enquête.

Autobiographie d'un poil *(2010)*

Bonjour. Je me présente. Je me nomme Kéra, oui comme kératine. Je suis le premier poil de nez auteur.

Une courte nouvelle humoristique...

Pour la version audio gratuite, c'est ici

Paroles silencieuses *(2010)*

Depuis l'avènement de la Nouvelle Ère, toute forme de violence a disparu... jusqu'à ce qu'un corps sans vie soit retrouvé.
Kami mène l'enquête et découvre que ce meurtre cache un mystère capable de remettre en question les fondements de cette nouvelle société.

Des chats et des hommes *(2010)*

Retrouvons l'inspecteur Thierry Motillan et son adjoint Louis-Charles pour une ultime enquête.
Suite et fin de "Mon petit doigt m'a dit" mais les deux textes peuvent se lire de manière indépendante...

Déliquescence *(2010)*

Un homme revient à lui dans une prison. Il ne sait pas qui il est, ni ce qu'il fait là...

Une nouvelle versifiée fantastique...
Pour la version audio gratuite, c'est ici

Je voudrais tant savoir *(2011)*

Un homme part à la recherche de son histoire et de ce qui l'a mené à la folie.

Une mise en perspective narrative d'une dizaine de nouvelles.

Le syndrome de la gargouille *(2011)*

Un tueur en série sévit dans une forêt urbaine, chaque nuit. Maxime Baugoin, jeune policier qui vient d'être muté se met en chasse... le tout à la sauce mi-policier mi-fantastique.

Image de couverture www.photo-libre.fr

Clin d'œil *(2011)*

Il meurt et arrive dans un lieu qu'il pense être le purgatoire.

Il va pourtant découvrir que les choses peuvent parfois être plus complexes.

Gentiment délirant, cette nouvelle réveillera votre âme d'enfant.

À couteaux tirés *(2011)*

Un week-end à la montagne qui aurait pu bien se passer. Seulement voilà, Belacier est passé par là...



www.feedbooks.com
Food for the mind